

Petit manuel de modophobie

THOMAS O. ST – PIERRE, *Miley Cyrus et les malheureux du siècle. Défense de notre époque et de sa jeunesse*, Montréal, Atelier 10, 2018, 105 pages

Nancy Rivest

Volume 13, numéro 1, automne 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89086ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Rivest, N. (2018). Compte rendu de [Petit manuel de modophobie / THOMAS O. ST – PIERRE, *Miley Cyrus et les malheureux du siècle. Défense de notre époque et de sa jeunesse*, Montréal, Atelier 10, 2018, 105 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 13(1), 5–6.

PETIT MANUEL DE MODOPHOBIE

Nancy Rivest

Professeur de philosophie au Cégep régional de Lanaudière à Joliette

THOMAS O. ST – PIERRE

**MILEY CYRUS ET LES
MALHEUREUX DU SIÈCLE.
DÉFENSE DE NOTRE ÉPOQUE
ET DE SA JEUNESSE,**
Montréal, Atelier 10, 2018, 105 pages

Voici le premier essai d'un ancien professeur de philosophie qui entend, comme le titre accrocheur l'indique, prendre la défense de notre siècle et de ceux qui l'incarneraient, soit la jeunesse actuelle. L'originalité du titre est présente dans la facture du livre, ponctué des illustrations humoristiques de l'artiste Thaïla Khampo. Tout dans le traitement reflète le ton cynique et l'autodérision que l'auteur a choisi d'adopter afin de faire valoir l'idée suivante: «Aimez l'époque parce qu'il n'y en a pas d'autres, pour éviter de trop vous détester vous-mêmes...» (p. 96).

St-Pierre ne prétend pas nous dire comment l'aimer, ce siècle, mais pourquoi. Pour ce faire, il choisit le symbole de Miley Cyrus qui servira à aborder trois dimensions les plus souvent critiquées de notre siècle: la jeunesse et ses mœurs, le rapport au succès et les réseaux sociaux. Il part donc du postulat suivant: «Détester le 21^e siècle, c'est détester Miley Cyrus» (p. 15). Le choix de la chanteuse pop comme représentante de la jeunesse est plutôt arbitraire, si ce n'est que la critique adressée à notre époque serait corollaire des reproches qu'on adresse aux jeunes de manière générale. Miley Cyrus en serait l'incarnation, dans ses traits les plus exacerbés et les plus dérangeants. Cela peut s'expliquer par son passage très médiatisé de jeune fille sage dans le rôle d'Hannah Montana, une série télévisée produite par Disney, à celui de sex-symbol avec des vidéoclips au contenu plutôt explicite. Cette métamorphose et les réactions de désapprobation qui ont suivi servent d'exemple pour appuyer le constat de l'auteur selon lequel nous condamnons d'emblée ce qui n'appartient déjà plus à notre génération. L'histoire de la pop-star devient ainsi le fil conducteur afin d'illustrer cette fâcheuse tendance qui consiste à rejeter de manière irrationnelle et injuste tout ce qui appartient au changement.

St-Pierre invente un néologisme pour traduire cette propension à la haine de son époque avec ses nouvelles tendances: la «modophobie». Selon lui, il n'est pas possible de porter un regard critique sur notre temps de manière objective. Au contraire, distanciation rimerait davantage

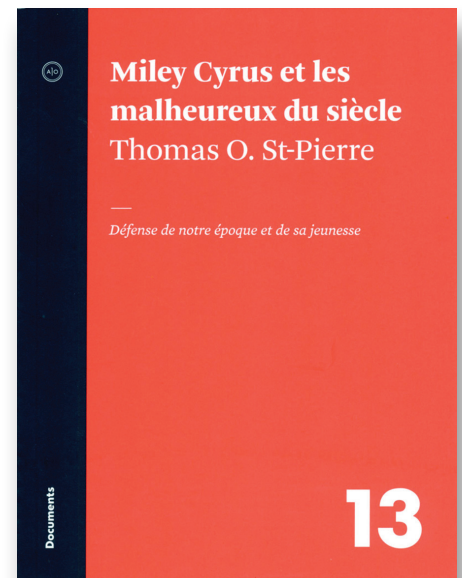
avec simplification. L'époque servirait de bouc émissaire pour exprimer notre incompréhension, notre angoisse, une sorte de «misanthropie» déguisée qui se justifierait à l'aune d'une vision idéalisée de l'humanité, d'un âge d'or qui n'a, dans les faits, jamais existé (p. 14). Propension qui elle-même n'est pas unique à notre temps, au contraire, l'auteur s'appuyant sur des citations de différentes œuvres littéraires et philosophiques pour en témoigner.

**Il est difficile de bien cerner
qui sont ces «malheureux du
siècle» et également qui est
cette doxa qui «tonne» contre
son époque. L'auteur a en effet
une posture paradoxale sous
plusieurs aspects, se faisant à la
fois un sympathisant de la culture
populaire et se plaçant au-dessus
d'elle puisque c'est aussi cette
dernière qui perpétue les mêmes
préjugés moralisateurs à l'endroit
de notre siècle**

MIROIR, MIROIR

Ainsi, le reflet que nous renvoie Cyrus «twerkant» trop près de l'entrejambe de Robin Thicke aux MTV Video Music Awards en 2013 serait celui de la dépravation d'une jeunesse hypersexualisée. L'auteur dira que la propension à condamner cette attitude provocatrice relève d'une «fascination paradoxale» (p. 17), en d'autres mots d'un mélange d'envie et de répulsion devant les excès de la jeunesse. St-Pierre s'amuse à dresser à gros traits les critiques courantes adressées à l'«âge ingrat». De manière sarcastique, il ponctue chaque partie qui compose son essai d'un «Mode d'emploi» pour «Tonner contre l'époque», «Faire oublier son succès» et «S'indigner sur les réseaux sociaux» qui, en fait, dressent la liste des admonestations dont on reconnaît la litanie.

Selon lui, le philosophe Jean-Jacques Rousseau serait bien le père de la «modophobie», sa critique du progrès étant le point central de sa conception de l'être humain et de la société. St-Pierre relate que lorsqu'il enseignait la vision rousseauiste, les étudiants n'avaient aucune difficulté à y adhérer, pointant du doigt notre propension à l'amour-propre, à l'égoïsme, à la superficialité. Selon lui, ce procès relèverait davantage d'un discours intériorisé et retourné contre eux-mêmes dont le danger consiste à enseigner la «haine de soi» (p. 40). Encore une



fois, toute l'entreprise de St-Pierre consiste à amener le lecteur à porter un regard plus clément sur ces «malheureux du siècle» en retournant le projecteur sur nous-mêmes.

En plus de notre inconfort face au changement, l'auteur décèle un rapport ambivalent devant le succès, particulièrement commercial. Cyrus serait la proie d'un blâme implicite partagé par plusieurs (en particulier les intellectuels) envers ce qui appartient à la culture populaire. La musique de Miley demanderait à «considérer ce réflexe inconscient qui consiste à voir chaque dernier-né de la musique populaire comme un enfant bâtard de l'histoire de l'art» (p. 56). Pour faire de la pop sans être discrédité, l'auteur nommera sur un ton humoristique une liste d'attributs qui nous ferait pardonner à certains leur incursion dans cet univers: être touche-à-tout (Warhol), être laid (Gainsbourg), être provocateur (Kanye West), prendre de la drogue et/ou mourir jeune (Jean Leloup, Amy Winehouse) parce que c'est signe d'une vie intense (p. 52), accessoires dont est dépourvue la pauvre Miley. La chanteuse ne serait qu'une simple déclinaison d'une mode créée de toutes pièces, un produit de l'industrie interchangeable. Notre inconfort serait d'autant plus présent lorsque le succès s'accompagne d'une richesse ostentatoire. Ici encore, le public a pu être témoin du rapport totalement décomplexé de l'artiste avec la réussite matérielle qu'elle affiche sans gêne.

LES RÉSEAUX SOCIAUX ET LA VERTU

La troisième partie intitulée «La scène et le spectacle» s'attaque à un autre emblème de notre ère, le rôle joué par les réseaux sociaux dans la construction de notre identité. Sans en faire l'apologie, l'essayiste tend à démontrer que ces nouveaux outils ne sont pas en eux-mêmes responsables des maux dont on les accuse: superficialité, fausseté, égocentrisme, etc. Ils ne «sont rien d'autre qu'un condensateur de comportements humains: on y trouve un échantillon grossi à la loupe

Miley Cyrus suite de la page 5

des efforts déployés par les individus pour bien paraître aux yeux de leurs pairs» (p. 71). Le désir de vérité ou de la vertu s'effacerait bien souvent au profit de la défense de notre amour-propre ou de l'«image de soi» (p. 75). Les rouages de ces scènes virtuelles n'échappent évidemment pas aux vedettes actuelles, Cyrus se sert de ces plates-formes non seulement pour partager sa vie personnelle, mais aussi pour défendre des causes qui lui tiennent à cœur. St-Pierre a certainement raison de nous rappeler, avec encore une fois des citations et des exemples bien choisis, que l'importance accordée à notre image n'est pas la panacée de la mode aux *selfies*. «Dans ce jeu infiniment complexe des rapports humains, de la rencontre de nos intériorités respectives, les réseaux sociaux ne sont pas moins purs, il me semble, que les autres outils que les humains inventent pour trouver un nouveau chemin ou un nouveau détour vers l'autre, pour essayer de le comprendre, de le connaître, pour se rassurer quant à l'opinion qu'ils ont d'eux-mêmes» (p. 87).

LEÇON D'HUMILITÉ

En terminant, il est difficile de s'opposer à l'objectif de Thomas O. St-Pierre qui, en écrivant ce livre, a cherché à «relativiser notre haine de l'époque», à montrer «qu'il y a un vaste territoire intellectuel viable, positif, entre l'enfer des malheureux du siècle et le

paradis des hallucinés du progrès» (p. 89). Toutefois, il ne faut pas s'attendre à mieux comprendre cette jeunesse dont il est question. On n'entre pas en relation avec elle comme on rencontre les personnages dans le documentaire de Pierre Perrault, *Pour la suite du monde*, dont l'auteur reprend le titre pour le dernier chapitre. Il nous semble que c'est par cette voie qu'une réconciliation aurait pu s'établir et que sa réflexion aurait véritablement été porteuse.

Il est difficile de bien cerner qui sont ces «malheureux du siècle» et également qui est cette doxa qui «tonne» contre son époque. L'auteur a en effet une posture paradoxale sous plusieurs aspects, se faisant à la fois un sympathisant de la culture populaire et se plaçant au-dessus d'elle puisque c'est aussi cette dernière qui perpétue les mêmes préjugés moralisateurs à l'endroit de notre siècle. Nous pouvons lui pardonner ses généralités et son manque d'objectivité lorsqu'usant d'autodérision, il écrit : «Un beau jour, vous décidez d'écrire un essai qui vous servira de prétexte pour mettre en scène vos préjugés moraux en décrivant ceux des autres» (p. 73). Soit, il peut être utile de prendre conscience de nos travers et de faire preuve d'humilité en postulant qu'il faille justement suspendre notre jugement, mais encore faut-il appliquer cette leçon. ❖

CLAUDE R. BLOUIN

LES VIES PARALLÈLES D'UN ÉRUDIT DE PROVINCE

Montréal, Mots en toile, 2017, 310 pages

Voilà un bien curieux livre que ces *Vies parallèles d'un érudit de province*, écrit non sans hommage à l'œuvre symbolique de Plutarque, envers qui l'auteur emprunte, par l'entremise de la forme, la distance narrative nécessaire à la construction de son récit. Ainsi, l'écrivain Claude R. Blouin se retire dans le discours biographique autant que pour mieux se loger à l'intérieur de chaque ligne d'une forme romanesque, demeurant présent dans le ton personnel qui ressort de l'œuvre.

Parcourant la deuxième moitié du XX^e siècle, le récit que nous propose cet érudit – et le mot prend ici tout son sens, l'auteur ayant fréquenté tout au long de sa vie de grands écrivains, à la fois occidentaux (Marc-Aurèle, Spinoza, Ovide...) et orientaux (Nishida, Sanyo, Narihira, etc.) – se divise en deux parties qui se chevauchent tout au long de notre lecture. D'abord, il s'agit en quelque sorte d'un roman à forte nature autobiographique relatant la vie d'un dénommé Clovis (prénom latinisé de Claude), de l'enfance à l'âge des crépuscules contemplateurs. Mais gardons-nous d'y voir l'exacte réalité et assumons l'authenticité de la démarche de Monsieur Blouin, qui affirme en postface que le personnage principal, ami du narrateur, est davantage ce qu'il «aurait pu être», se situant bel et bien dans le domaine de la littérature, dans l'ordre des «possibilités» d'une vie. À l'intérieur des chapitres, nous sommes interrompus dans le roman par la lecture d'un «carnet de notes», tenu intermittemment par l'auteur depuis la mi-vingtaine, relu et commenté en 2008. Ce double processus narratif dynamise un brin le parcours du livre, permettant à l'auteur un point de vue d'essayiste (peut-être son plus grand talent) qui rehausse la fiction proprement dite.

Monsieur Blouin est un ancien professeur au collège de Joliette (plus de trente ans de métier voué à la civilisation grecque ancienne, la littérature et le cinéma), ainsi qu'au sein de l'Université de Montréal en études cinématographiques. Cet homme qui aurait pu demeurer quelque peu dans l'ombre des cercles intellectuels métropolitains, demeure plus marginal que conformiste, inoubliable chez ses élèves qui auront certainement vu en lui la fierté d'une pure vocation professorale, métier qui lui aura fait devenir un maître passionné. Originaire de Montréal, il est étonnant, presque fascinant, de voir arriver le développement dans la vie de cet homme d'une passion pour la culture nipponne (après de nombreux voyages, tous empreints d'expériences marquantes et décisives dans son développement intellectuel et esthétique) au point d'en devenir un spécialiste. C'est d'ailleurs un thème important des «carnets» où l'auteur réfléchit sur le rôle des échanges culturels dans la création



d'une identité. La lecture de ce livre nous fait voyager autant au travers de l'histoire d'un Québec en transformation (on peut citer ici le développement des cégeps, les rebondissements dus aux multiples grèves qui secouèrent le système pédagogique et la refonte des programmes, la montée des mouvements souverainistes et l'éclosion des référendums, l'arrivée d'Internet et l'ère de «l'instantanéité», etc.) qu'au sein d'une vie humble de ce Clovis qui trouve la sagesse en lisant et méditant sur les grands auteurs de la tradition.

Les «carnets» proprement dits sont pour la plupart constitués en fragments, dont certains reprennent une formule quelque peu parabolique à la manière d'Héraclite. Les propos très personnels de l'auteur sont comme des bribes de réflexions philosophiques qui touchent plusieurs «questions» reliées, par exemple, à la définition de la culture. Celle-ci pouvant être vue comme un humanisme qui consiste à confronter l'étrangeté dans son rapport au familier; ou encore le concept d'engagement de «soi», du «jeu des masques», de notre responsabilité dans le rôle que nous tenons face à autrui (transmettre, enseigner, aimer), qui est à la base d'une véritable authenticité de l'être. Les carnets trouvent également une source d'inspiration critique de la part d'un homme conscient d'une société occidentale consumériste qui obtiendrait des bénéfices à mieux s'ouvrir à la confrontation des idées, et de notre propre manière d'appréhender le temps, le savoir comme pouvoir lorsque s'y marie la corruption, la spécialisation des savoirs, le mensonge et la lâcheté des élites, etc.

Claude R. Blouin nous rappelle dans ce livre toute la signification un peu perdue de ce que l'on appelait jadis un «lettré». Peut-être avec une pointe de nostalgie, voilà une histoire d'amour pour les langues, la littérature et l'histoire; l'histoire d'amour d'un homme pour les Lettres et la «Culture» dont la passion lui aura été autant salutaire qu'une source à laquelle il aura bu, de nuit comme de jour, pour se préserver de l'extinction de son cœur.

Philippe Girard

Étudiant à la maîtrise en Lettres UQTR